

En visite chez :

SUWARNA SAKYA
DIRECTEUR D'ÉCOLE
A KATHMANDOU
(NÉPAL)

*Suwarna Sakya
et ses enfants.*



APPRENDRE A LIRE DANS LA VALLÉE DES SERPENTS

UN REPORTAGE DE ROGER UEBERSCHLAG

Fermé au monde jusqu'en 1950, coincé entre les 750 millions de Chinois et les 650 millions d'Indiens, à peine plus grand que le quart de la France et peuplé de 12 millions d'habitants appartenant à 12 races et parlant 34 langues, le Népal veut survivre. En vingt ans, l'espoir de vie y est passé de 26 ans à 37. L'espoir de pouvoir lire y progresse moins vite : il y a encore 96 % d'analphabètes chez les femmes et 60 % chez les hommes. Que feraient dans ce milieu nos méthodes naturelles d'apprentissage ?

Je me suis posé cette question en parcourant la vallée de Kathmandou. Vous souriez ? Ah ! oui, la drogue... C'est une image à classer dans les archives des années 68. Depuis 1973, par arrêté royal, la vente et la consommation de drogues et de stupéfiants sont interdites. Le haschich et la ganga (chanvre en herbe) ne sont plus cultivés, ce qui correspond à une perte de taxes de 5 millions de francs. Il y a bien encore quelques marginaux, folklo-bouddhistes mendians, mais on les remarque à peine dans ce musée de plein air, avec ses milliers de maisons de bois sculpté et ses centaines de temples en détresse menacé par les «plans d'embellissement». Un seul coup de pioche a été bénéfique jusqu'à présent : celui qui libéra le rocher qui obstruait, selon la légende, le lac des serpents dont l'assèchement permit la construction de Kathmandou.

Oublier le chemin du langage

Tendre la main ou ne pas la tendre ? Au Népal ou en Inde, c'est la première question qu'un européen se pose. Non à cause d'habitudes britanniques conservées. Mais parce que, infidèle, je me situe tout en bas des castes, après les intouchables. Et si par hasard, par excès de politesse ou de générosité mon interlocuteur s'aventure à me serrer la main, il sait à quoi il s'engage : à de longues cérémonies de purification. Ablutions, génuflexions, prières, aumônes, mortifications, jeûne, abstinence...

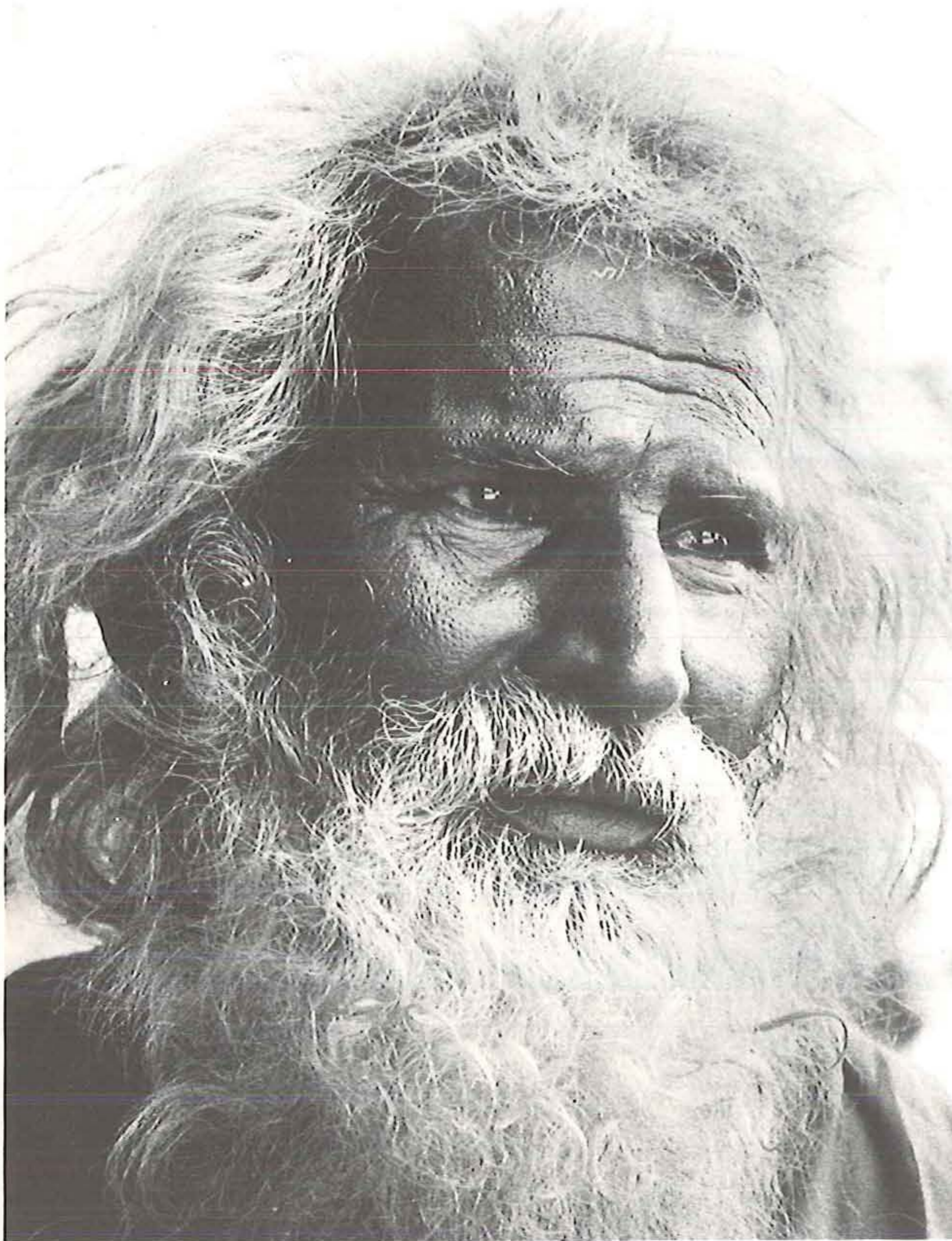
Avec SUWARNA SAKYA, directeur de l'école de Durbar Square, pas de problème : de lui-même, il m'a tendu les deux mains. Il est bouddhiste et non hindouiste (il y a, au Népal, 80 % d'hindouistes, 18 % de bouddhistes et 2 % de musulmans). Ce qui m'étonnera toujours chez un bouddhiste, c'est cette parfaite maîtrise de soi enrobée d'un sourire diaphane qui n'a rien d'une politesse conventionnelle. Nous ajustons notre anglais comme pour un essai de voix mais la richesse de son vocabulaire ne conduit pas mon interlocuteur à d'abondants commentaires. Les réponses se font par phrases courtes comme s'il appréciait surtout de partager des

silences avec ses interlocuteurs : «oublier le chemin du langage». Je croyais naïvement que tout langage était un échange d'informations, dans la vie sociale. Je dois me ménager des temps pour deviner le cheminement de l'autre. Surtout je dois me départir de cette idée que l'alphabétisation est le ticket d'entrée de la civilisation : «Je n'ai jamais attribué de valeur aux livres ni étudié ce que l'on y trouve. Habitué longtemps à connaître la signification du sans-parole, j'ai oublié le chemin du langage, la source des mots et des phrases.» Ainsi parlait un ascète tibétain.

L'école de Durbar Square est une caserne scolaire de type occidental. A la sortie des classes, je me suis risqué à arpenter ses couloirs pour aller à la recherche d'un maître. Je n'ai rencontré que le directeur, devant une machine à écrire, dans une petite loge mal éclairée. Accueil chaleureux de surprise et de curiosité. C'était la veille de Gai Jatra, la fête de la vache. Le rendez-vous du lendemain ne pouvait se situer que sur la colline de Swayambunath.

«Au commencement, Dieu créa le ciel, la terre et la colline de Swayambunath.» Un sanctuaire demi-sphérique, planétarium imposant au haut de 300 marches, qui vous hypnotise de ses yeux de couleur. A contourner dans le bon sens, celui des aiguilles d'une montre, en frottant des haies de moulins à prières. Encens, pétales répandus comme des confettis, offrandes alimentaires aux dieux. Suwarna explique, traduisant les prières en mots courts et secs en une espèce d'acupuncture verbale.

Pas question de discuter pédagogie dans ce remue-ménage mystique. Retour à la maison de mon hôte. Il m'installe dans un fauteuil occidental de sa chambre nuptiale, seule pièce à l'européenne. Les enfants viennent chanter et grimacer devant mon minicassette car ici le peuple enfant se mobilise vite et on ne le chasse pas comme des mouches. Au premier étage, le sol d'argile vient d'être



Habitué longtemps à connaître la signification du sans-parole, j'ai oublié le chemin du langage.

lessivé. Les pièces n'ont pas de destination précise : tout dépend de ce que l'on y place au sol, vaisselle ou natte. Lorsque j'arrive, la tribu, en rond, prépare les « momos », raviolis artisanaux fabriqués à la chaîne, avec une virtuosité joyeuse : pétrir la pâte, découper des rondelles, y poser une boulette de viande, festonner, les disposer sur des plats avant qu'ils ne passent à la vapeur dans une pièce voisine. Hommes et femmes réunis, c'est jour de fête. Déchaussé, la courbette faite au sanctuaire des ancêtres (une petite niche, dans un mur, tapissée d'offrandes culinaires que les enfants viennent grappiller en cachette), les mains jointes pour le salut à la dizaine de cuisiniers (namaste !), je peux enfin discuter pédagogie avec mon hôte.

Il s'excuse : « L'anglais, c'est ma troisième langue. Dans mon enfance, je parlais le newari, à l'école j'ai appris le népalais, puis à l'école secondaire, l'anglais... mais il y a une trentaine de dialectes népalais que j'ignore. » Dialectes ? La définition me revient : un dialecte est une langue vaincue politiquement.

Etre né newar ? J'essaie de me rappeler ce qu'en dit le guide : « On les reconnaît facilement à leurs yeux en amande joliment dessinés et à leur charme. » A son attitude dégagée, on peut deviner que la caste des instituteurs, au Népal, se place assez haut dans l'échelle sociale. Ils connaissent les écritures saintes. A l'autre bout, les bouchers, les cordonniers, les joueurs de tambour qui sont en contact avec de la peau d'animal, chose considérée comme impure.

Poser des questions ? De quel droit ? Je me sens mal à l'aise. Nous autres, occidentaux, nous sommes persuadés que la curiosité est une marque de sympathie. Quelle méprise ! Ou quel mépris...

Sur mon carnet, j'avais noté les questions... qu'il faut éviter de poser, sous peine de blesser : Votre âge ? Votre salaire ? Le prénom de votre femme ? Vos titres universitaires ? Ce que vous pensez de l'analphabétisme, de l'évolution des femmes, des uniformes scolaires, des étudiants en prison, du multipartisme, des vaches sacrées ? Suivent les questions inutiles : avez-vous entendu

parler de méthodes de lecture ? Faites-vous des recherches pédagogiques ? Possédez-vous des écoles expérimentales ? Comment imaginez-vous l'an 2000 au Népal ? Stupide, l'an 2000, c'était hier car le calendrier népalais est en avance de 57 ans sur le nôtre...

Instruire n'est plus un délit

Au début du siècle, instruire était encore un délit. En 1918, Krishna Lal fut emprisonné pour avoir écrit un livre sur la culture du maïs. C'était l'époque de la dictature des Ranas, premiers-ministres despotes pendant 105 ans. Les enfants des grandes familles seuls étaient admis dans l'unique collège fondé en 1918. La scolarisation est alors de 0,7 %. En 1950, le Népal comptera 321 écoles primaires, 11 écoles secondaires mais pas d'université. Le taux de scolarisation montera alors à 2 %. Aujourd'hui, on compte 7 256 écoles primaires, 1 036 écoles secondaires, une université de 18 000 élèves mais cette progression étonnante se traduit chez les jeunes par un refus des travaux manuels. Quels jeunes ? Les scolarisés ne sont encore que 30 %...

« Nous sommes des paysans d'abord, me dit mon hôte. Alors, la vie scolaire s'aligne sur le rythme des travaux. En Europe, les travaux des champs vous mobilisent quelques mois. Ici, c'est toute l'année car il y a le riz, le millet, le maïs, le blé d'hiver, les légumes qui s'étalent sur toutes les saisons. A la maison, on tisse les ceintures, les tapis, les sacs. Les élèves manquent souvent, arrivent en retard, parfois avec l'estomac vide. Etudier sans livres, sans nourriture, sans habits mais avec une grosse fatigue, est le sort de beaucoup. Pourquoi viennent-ils ? Pour s'en sortir. Pas question de faire redoubler un élève. Ses parents le retireraient de l'école. Alors nous avons des classes tous niveaux, c'est-à-dire beaucoup d'auditeurs. »

On sent bien que l'école de Durbar Square ne recrute au niveau du primaire que pour assurer les effectifs au collège qui assure les ressources et la réputation de l'établissement.

« L'enseignement primaire, d'une durée de trois ans, est gratuit car les instituteurs sont payés par l'Etat à 100 % mais ce pourcentage descend à 75 % pour l'école moyenne et à 50 % pour le deuxième cycle. Les parents payent le reste, parfois en nature. Dans mon établissement, j'ai en moyenne 60 élèves par classe, 500 viennent le matin, 300 l'après-midi. Des petits effectifs ? Vous n'y pensez pas. Cela signifierait que mon recrutement est faible et que les professeurs sont incapables de diriger une vraie classe. Les journées scolaires sont de cinq heures (en périodes de 45 minutes) sauf le vendredi après-midi et le dimanche. »

Par rapport aux autres écoles que j'ai visitées au Népal, celle de Durbar Square présente un certain confort : il y a des bancs dans les classes, parfois une



Pour les adultes, les textes libres sont d'abord des textes politiques.

armoire pour le matériel. Dans les autres, le sol est nu, les enfants viennent avec une planche noircie, en guise d'ardoise. Rarement des livres ou des cahiers. «Après le secondaire ? 50 % cherchent du travail dans un magasin ou une administration. D'autres essayent d'entrer, sur examen, à l'université.»

Inutile de le talonner avec des demandes statistiques. Les problèmes de rendement et d'égalité scolaires sont prématurés. On vit, on ajuste son destin aux nécessités économiques, politiques. En 1959, en fuite devant les Chinois, 80 000 Tibétains sont venus grossir la population. Comment planifier cela ? Il y a aussi des événements heureux : un Suisse, Toni Hagen, envoyé par la Croix Rouge pour lutter contre le choléra, fait baisser la mortalité... en développant la tapisserie : 150 000 dollars d'exportation par an grâce aux artisans formés par lui et son équipe. L'important n'est pas de savoir lire mais de subsister : 360 kg de céréales par habitant, c'est actuellement deux fois plus qu'il n'en faut. Avec 15 % de terres cultivables et en labourant au soc de bois. On devine l'acharnement pour obtenir le meilleur rendement à l'hectare du globe.

L'angoisse devant l'avenir professionnel est un phénomène occidental. Dans cette ruche d'artisans qu'est Kathmandou, la vie non-scolaire des enfants n'est pas une existence vide. Les jeunes Népalais lisent mais les signes qu'ils déchiffrent ne sont pas imprimés. Ils sont la matière de mille métiers. Il y a chez eux, à peine savent-ils marcher, une boulimie du savoir-faire. N'en concluez pas à une exploitation éhontée du travail enfantin. Les petits Népalais manifestent partout leur joie de vivre. Selon la tradition, il est aussi grave de faire pleurer un enfant que de tuer un animal, dans un geste de mauvaise humeur. La tolérance à leur égard est stupéfiante pour nous mais s'explique par le fait que les enfants ont rarement à affronter leurs parents ; ils appartiennent au peuple-enfant qui submerge les rues, institue ses propres lois, pratique spontanément l'éducation mutuelle. Cela fait rêver : une société sans école peut être étonnamment

permissive sans avoir à maîtriser un grouillement de désirs conflictuels. On comprend que des jeunes Européens se sentent à l'aise ici, en vivant en quelque sorte une enfance rétrospective...

Une langue maternelle dépréciée peut-elle servir de point de départ ?

je faisais fausse route. J'étais venu avec des opinions toutes faites. authentiquement freinétiques sur l'apprentissage de la lecture. Je me demandais si c'était une bonne chose d'imposer le népalai et de refouler les 31 autres dialectes pour commencer une alphabétisation. Oui, mais quand dans un village ou un quartier, tant de langues maternelles coexistent... et que le maître n'en parle aucune ? Et comment persuader les parents, qu'en refusant le népalai à leurs enfants, à leur entrée à l'école, on ne

désirait pas sournoisement les sous-instruire ? Quand on se prive de l'aide matérielle d'un enfant, il faut que cela en vaille la peine. Que l'enfant vous apporte la preuve, le soir, qu'il en sait plus que vous. Qu'il assure vite ses chances parmi les concurrents aux places de plus en plus rares dans l'administration.

Les maîtres eux-mêmes se sentent valorisés par le fait d'enseigner une langue qui n'est pas leur propre langue maternelle. Personne ne peut faire leur travail. De plus, si le népalai ne débute qu'au secondaire, ce sont les professeurs qui vont avoir le privilège de faire des cours dans une langue noble. Ils resteront les paysans de l'enseignement, sans promotion sociale véritable. Aussi dès l'école élémentaire, les enfants revêtent-ils un uniforme, même s'il se réduit à une chemise de couleur semblable.

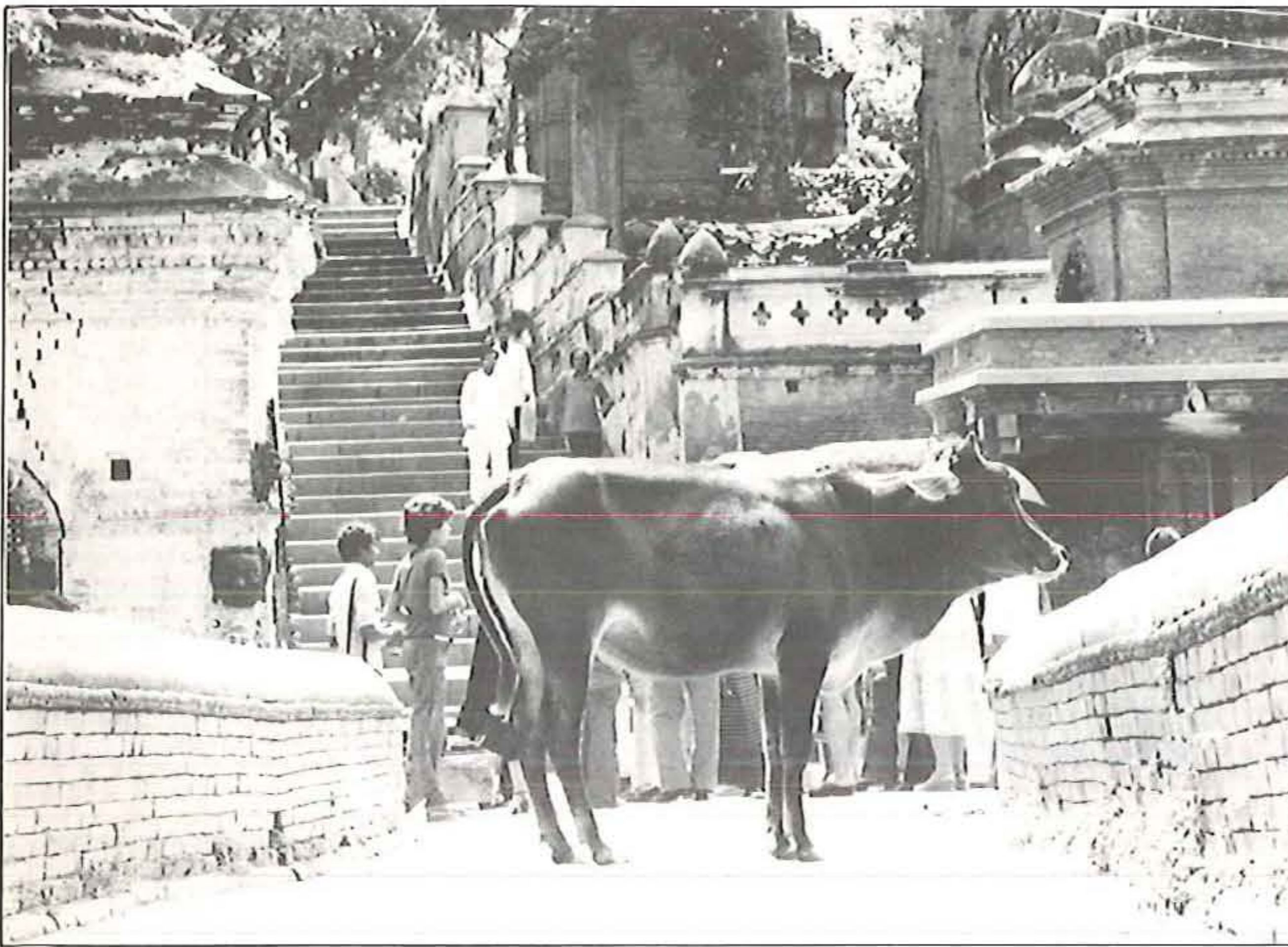
L'intelligence non-scolaire

Mais l'école, c'est encore l'exception. De loin, cela paraît une injustice à dénoncer. Sur place, on comprend qu'il ne faut pas raisonner sur la vie scolaire mais sur le développement de l'intelligence en dehors de cette institution. Et ce développement se fait ici, au ras de la vie, par de nombreux apprentissages, dans des lieux qui les provoquent et les permettent. En Europe, où la vie professionnelle s'est retranchée derrière des murs, la rue est un désert intellectuel pour l'enfant. Au Népal, les échoppes d'artisan occupent tous les rez-de-chaussée et s'ouvrent sur l'extérieur. Aucun geste professionnel n'est camouflé. C'est une école technique ouverte à tous qui s'offre aux enfants qui regardent, participent, questionnent, ambitionnent de prendre la place d'un frère aîné comme s'il convoitait un jouet.

Un enfant non-scolarisé est ici tout le contraire d'un enfant non-instruit. Toute sa vivacité, son aptitude à observer et à imiter le démontrent. Il est moins humilié par l'échec que l'élève occidental et ses réussites sont palpables, évidentes. Du

La lutte du paysan contre la bureaucratie.





Les vaches sacrées, un mythe ridicule qui de plus saigne la population ? Encore un préjugé occidental. Il suffit de vivre quelques jours dans une ville pour se laisser gagner, grâce à elles, par une philosophie paisible. Dans les rues, sur les marchés, dans les temples mêmes ces vaches qui se déplacent sans contrainte (les blesser c'est s'exposer à une peine de prison : quatorze ans si la vache meurt) rappellent la mère, la terre, la tolérance, la sécurité, le droit à la paresse, à la nourriture même si on ne travaille pas.

coup on arrive à se demander s'il n'y a pas des apprentissages plus rentables pour l'esprit que les apprentissages scolaires. Sont-ils fous, ces jeunes universitaires qui désertent les campus pour se livrer à l'élevage, relancer l'artisanat, chez nous ? Sans parler de ceux qui trouvent dans les arts un contact avec la matière qui leur semble vital. Quand on les fréquente, quand on leur parle, il émane d'eux une sérénité, parfois une sagesse...

J'avais dans mon sac le Freinet des méthodes naturelles de lecture. Il m'aurait fallu celui de l'éducation du travail. Aux sources, je vérifiais ce qu'il avait dit de l'apprentissage tâtonné, des essais et erreurs, de la primauté de l'outil.

L'apprentissage chez les artisans est plus subtil qu'on ne le soupçonne. Ce n'est pas simplement : «regarde, imite». Si on prend le cas du tissage, on peut se poser un tas de questions sur les démarches de transmission : les fillettes jouent-elles à cette activité avant de la pratiquer ? Doivent-elles observer longtemps les adultes avant de toucher le métier ? Reçoivent-elles des ordres précis ou simplement des incitations à tâtonner et à trouver d'elles-mêmes le geste efficace ? Jusqu'où vont les tolérances d'erreur quand l'apprentissage maladroit implique un manque à gagner par gaspillage de temps et de matières ?

A la fête de la vache, des milliers d'enfants défilent en croisant des bâtons en cadence. C'est un ballet, une ronde mais non une lutte. Le jeu sans la violence, sans la compétition, c'est l'orient qui nous l'apprend...



Une observation de ces apprentissages conduit à conclure qu'il y a de grandes différences entre l'apprentissage scolaire à l'occidentale (que l'Orient imite) et l'apprentissage professionnel. On peut se demander si ce n'est pas précisément ces différences qui mettent en péril l'efficacité de la scolarité dans les pays en voie de développement. Les antinomies sont évidentes :

- L'apprentissage scolaire est tout à fait séparé de la vie courante dans la mesure où les livres n'y font que rarement allusion. La vie de l'enfant et de l'écolier se juxtaposent aussi dans les activités : à l'école, on lit et on écrit ; à la maison, on se rend utile, on participe aux repas, aux conversations locales.

- Un fonctionnaire, et non un parent, préside aux apprentissages. Il le fait avec autorité et un certain détachement. Sur le plan affectif, des enfants peuvent en subir des dommages.

- L'apprentissage dans la rue est plus tactile, plus sensoriel que celui de l'école, il est plus motivé, plus gratifiant. Il est corrigé sur le champ (on ne peut escamoter une malfaçon) et cette correction évidente et comprise donne de la solidité aux acquisitions.

- L'apprentissage dans la rue est renforcé par la tradition en même temps qu'il la conserve. L'école apprend à préparer le changement (ce n'est pas nécessairement une tare !) mais quand ce changement devient synonyme de chômage, il devient moins séduisant.

- Ce que la vie scolaire introduit dans un milieu analphabète, c'est surtout un apprentissage où les échanges verbaux, le questionnement, les principes généraux, les abstractions dominent, en coupure complète avec la vie quotidienne. Cette ascèse est-elle inévitable ? Constitue-t-elle la base de tout humanisme ? On pourrait en discuter. Pour le moment il faut bien constater que pour le jeune népalais la vie scolaire n'est pas plus attirante que celle qu'il connaît actuellement. Ce sont les parents et leurs ambitions contagieuses qui le poussent à accepter des apprentissages scolaires. On en vient à se demander si cette répugnance n'est pas saine et si elle ne signifie pas qu'une autre vie scolaire serait imaginable. On y partirait de l'expérience quotidienne pour l'exprimer, la décrire, l'analyser, en faire la base des acquisitions verbales et écrites. Mais pour cela il faudrait démythifier l'instruction actuelle. Au Népal comme dans beaucoup de pays en développement, on entre en vie scolaire comme on entre en religion, ce qui somme toute est assez normal puisque les débuts de l'instruction ont partout eu une première phase religieuse, y compris chez nous.

La presse occidentale a l'habitude d'insister sur le misérabilisme des pays orientaux. Elle passe entièrement sous silence des faits de civilisation dont nous serions fiers : ainsi, avant l'arrivée des touristes, le Népal ne connaissait pas la mendicité, les vols y étaient rares et la criminalité inexistante. Malgré une vie difficile, les Népalais affichent une joie de vivre.



Trois piquets et un linge, c'est assez pour installer sur le trottoir une tente pour le massage du bébé. Comparés aux soins maternels orientaux, les nôtres paraissent avarés.

C'est un peuple travailleur mais non esclave : 130 jours sont fériés dans l'année. la soif d'apprendre et de s'informer est présente partout : affiches manuscrites réclamant le multipartisme, journaux de plusieurs tendances qu'on commente en public. En quelques années, la vie sociale s'est démocratisée : abolition des castes, légalement,

liberté de parole et de réunion, interdiction des mariages d'enfant et de la polygamie, lutte contre le prosélytisme religieux. Cette vitalité permet d'espérer que les problèmes d'éducation vont trouver des solutions rapides à condition qu'on renonce à imiter l'Occident.

Roger UEBERSCHLAG

Pouvoir jouer d'abord le travail que l'on fera plus tard, c'est d'abord avoir accès aux outils et matériaux adultes. C'est aussi dédramatiser le passage de la vie d'enfant à la vie professionnelle.

